

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

De la musique au silence, Notes
sur l'usage de la joie esthétique
d'après saint Augustin

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1957, tome 55, p. 81-100

© Abbaye de Saint-Maurice 2012



Saint Augustin

Peinture à l'église du Couvent des Religieuses Augustines
Neuss (Rhénanie)

De la musique au silence

Notes sur l'usage de la joie esthétique
d'après saint Augustin

Cassiciacum. Au milieu de la nuit, pendant que dorment les jeunes gens, le maître écoute le chant des eaux courantes : un murmure tantôt clair, tantôt sourd. Qui de nous ne fut une fois bercé par cette chanson simple et douce ? Elle a peut-être charmé notre enfance, mais plus tard l'âpreté de la vie a tué la musique. Saint Augustin y revient toujours. On est frappé de la fréquence que prend dans ses écrits le mot *numerositas* : le rythme, la mesure. Saint Augustin écoute la vie en musique ; la création se présente à ses yeux « avec nombre et harmonie et mesure ».

Or cet amour de la musique le jette dans un drame.

I

Les données

UNE ÂME SENSIBLE . . .

Augustin a une âme d'artiste. Il ressent vivement, en joies et en souffrances, la beauté de ce monde.

Mais Augustin est un spirituel. Comment va-t-il sublimer ces émotions ?

Puis, Augustin est chrétien. Comment pourra-t-il aimer Dieu sans cesser d'aimer la beauté de ce monde ?

Résoudra-t-il cette question par la fuite, ou bien en acceptant le « credo entier des choses visibles et invisibles » ?

Augustin se préoccupe moins des lois de la création et de la critique artistiques, que du bon usage de son émoi devant ce qui est beau. Il ne consentira jamais à un dualisme entre œuvre d'art et œuvre d'amour, et c'est pour le réduire que se noue le drame. Pour lui, le Beau est moins *splendor veri* que *splendor ordinis* ; il engage non seulement l'intelligence mais le cœur ; et comme l'unité est la forme de toute beauté, il faut bien que l'artiste (ou l'esthète) parvienne à l'unité finale et parfaite¹.

Or comment Augustin conduira-t-il vers Dieu une nature aussi ardente, une sensibilité aussi délicate, aussi vibrante au moindre rayon de beauté créée ?

CULTIVÉE . . .

Dès ses jeunes années, il se jette sur les richesses de ce monde avec une frénésie égale à celle de l'Ecclésiaste. Il pourrait dire comme lui, qu'il n'a rien refusé à ses yeux ni à ses oreilles.

¹ De *Vera Religione*, cap. 41.

Il aime le jeu, les fictions poétiques, la cadence du vers virgilien. Il aime le spectacle ; et dans le spectacle, les larmes et les impressions douloureuses : *lacrimæ et dolores*². De la même manière, avant d'aimer il aime déjà l'amour, avec cette gratuité qui nous fait penser au gidisme. Bientôt, d'ailleurs, il avouera qu'il lui est impossible d'aimer autre chose que ce qui est beau, ni autrement que sous raison de beauté : *Dic, oro te, num possumus amare nisi pulchra*³ ? Et si nous cherchons en quoi il fait consister la beauté, nous trouverons surtout les mots *numerus, æqualitas, modus* : termes empruntés au langage de la musique et de la prosodie, et qu'on pourrait traduire par : mesure, rythme, justesse. Justesse d'âme, comme dit Péguy. Et cette musique s'étend bientôt à toute la gamme des beautés temporelles : *Non enim hoc tantum in ea pulchritudine, quæ ad aures pertinet, atque in motu corporum est, invenitur, sed in ipsis etiam visibilibus formis, in quibus jam usitatius invenitur pulchritudo*⁴.

RÉFLÉCHIE...

C'est comme enveloppé de cette ivresse esthétique, c'est pendant qu'il aimait ces beautés inférieures, comme il les appelle⁵, que saint Augustin médite le problème du beau et qu'il consigne ses découvertes dans un ouvrage aujourd'hui perdu : *De Pulchro et Apto*.

Du haut de sa vie mystique, le Père de l'Eglise jugera sévèrement cet écrit de jeunesse : « Mon esprit cheminait à travers les formes corporelles... je détournais mon intelligence, toute palpitante, des réalités incorporelles vers les lignes, les couleurs, les grandeurs matérielles...⁶ »

² Conf., III, 2.

³ *De Musica*, VI, 39.

⁴ « Cela (*numerus, æqualitas, modus*) ne se trouve pas seulement dans la beauté qui frappe l'oreille ou dans le mouvement, mais encore dans les formes visibles, qui nous offrent déjà plus couramment ce que nous appelons la beauté. »

⁵ Conf., IV, 3.

⁶ Conf., IV, 15.

Cet ouvrage nous renseignerait plus qu'aucun autre sur le sens esthétique de saint Augustin et sur sa position vis-à-vis de l'art. Il y distinguait, dit-il, le *pulchrum* de l'*aptum*, le beau du convenable. Mais comment transcrire ces termes, comment transporter le problème dans notre psychologie actuelle, et quel parti pouvons-nous tirer de ce mot *aptum*, que rend si mal notre mot convenable ? Le *pulchrum*, c'est ce tout harmonieux qui plaît par lui-même ; l'*aptum*, c'est ce qui résulte d'une juste proportion, comme une partie du corps s'adapte à l'ensemble de l'organisme, ou une chaussure au pied, ou autres choses semblables. Ne serait-ce pas une agréable surprise, et qui nous réserverait d'innombrables étonnements, de retrouver ce traité *De Pulchro et Apto* ?

Il semble bien, d'après le résumé qu'il en donne lui-même, que l'*aptum* n'ait pas grande place dans son traité. Ce qui l'éblouit le plus dans les objets n'est pas leur structure admirable en vue d'une fin utile, mais leur éclat : *decus, species*⁷. Même les réalités spirituelles, Augustin les mesure et les apprécie avec des yeux d'esthète : « Comme dans la vertu j'aimais la paix et que dans le vice je détestais la discorde, je croyais remarquer unité dans l'une et division dans l'autre⁸. » Or l'unité, c'est la beauté, « le tout harmonieux qui plaît par lui-même ».

Bien plus tard, lorsque ses *Confessions* le reportent à ces heures troublées, toute la création lui apparaît encore comme le chant d'une lyre harmonieuse qu'interrompt la dissonance du péché : *Et vivitur male adversus tria et septem, psalterium decem chordarum, decalogum tuum, Deus altissime et dulcissime*⁹.

En ce temps-là, Dieu lui apparaît davantage sous son aspect de beauté que sous celui de bonté ou de vérité. En effet, dans cette *unité* où il vient de situer l'essence du beau, « me semblait, dit-il, consister l'âme raisonnable, l'essence de la vérité et du souverain bien¹⁰ ».

⁷ Conf., IV, 13.

⁸ Conf., IV, 15.

⁹ « Et l'on pèche contre le trois et le sept, le psalterium aux dix cordes qu'est votre Décalogue, Dieu très haut et très saint. » Conf., III, 8.

¹⁰ Conf., IV, 15.

INQUIÈTE...

Voilà ce qu'on peut tirer d'un résumé que saint Augustin fait lui-même dans son âge mûr, en un temps où l'éclairage a sensiblement changé, où tant de combats soufferts ont dû considérablement effacer le souvenir d'un état psychologique d'esthète. Il se souvient seulement qu'alors déjà, « au milieu du bruit discordant des mensonges, il tendait ses oreilles à la mélodie intérieure de la douce vérité »... « Mais Dieu ne donnait point encore la joie et l'allégresse à son oreille. » Au moment où le converti écrit ses *Confessions*, le musicien se trahit ...

Dieu se rapproche, et ne saurait se rapprocher d'Augustin que sur ce chemin de la beauté. Sans doute, ses débats avec les manichéens lui font chercher en Dieu *Celui qui est*, par opposition à leur fameuse *substance du mal* ; et pourtant, avoue-t-il,

« c'est par votre beauté que j'étais attiré vers vous . . . J'étais tout à fait certain que vos beautés invisibles se découvrent à l'intelligence depuis la création de l'univers à travers vos œuvres ... Cherchant, en effet, d'où procédait ma faculté d'apprécier la beauté des corps, ... j'avais trouvé l'éternité immuable de la vérité ... C'est alors que vos perfections invisibles se manifestèrent à mon intelligence à travers vos œuvres ; mais je n'y pus fixer mes yeux ; ma faiblesse recula¹¹. »

Dès ce moment les joies esthétiques d'Augustin jouent double. Elles le retiennent vers la terre, mais la grâce divine s'en sert pour le conduire à Dieu. Au milieu de la crise qui l'étreint dans le jardin de Milan, c'est une douce cantilène qui vient délivrer ses larmes. Qui ne s'émeut de la forme gracieuse que prend ici la grâce ? *Et ecce audio vocem de vicina domo cum cantu dicentis et crebro repentis, quasi pueri an puellæ, nescio : tolle, lege, tolle, lege...*¹². Ne pense-t-on pas, involontairement — quand on sait l'effet de cette émotion — à la parole d'un poète anglais : « *A girl singing under the clouds suffice to create the certitude* — Une jeune fille chantant sous les nuages suffit à créer la certitude » ? Mais il ne s'agit plus, simplement, dans ce cas, d'une certitude esthétique.

¹¹ Conf., VII, 17.

¹² « Et voici que j'entends de la maison voisine la voix d'un enfant ou d'une jeune fille, je ne sais, et qui chantait comme un refrain : Prends et lis ! prends et lis ! »

II

Les réticences d'un cœur purifié

Augustin a trouvé Dieu, et maintenant le beau et le convenable posent un problème angoissant. Quand les gardiens de la cité, qui sont les beautés créées, lui ont indiqué le chemin de Celui que son cœur aime, Augustin se demande, comme l'Épouse des Cantiques, s'il a le droit de s'attarder avec ces gardiens ; s'il ne doit pas, au contraire, « les dépasser quelque peu » afin d'étreindre le Bien-Aimé pour ne plus le laisser fuir. Les créatures, et particulièrement les beautés créées, après avoir contribué à le conduire vers Dieu, ne doivent-elles pas, tels des bagages inutiles, disparaître complètement de son intelligence, de sa mémoire et de son cœur ?

INTUITION DE LA VÉRITÉ

Dieu est esprit ; la joie esthétique habite le monde corporel. Dieu est incréé ; la joie esthétique habite les créatures. Comment opérer ce passage des créatures à Dieu ? Par le refus de toute joie que donnent les créatures ? Quelle sueur de sang, quelle douleur inhumaine ! Et pourtant, échapperons-nous à cette solution cruelle ? Augustin y est trop attaché pour y renoncer facilement. Le grand *Rien* de la montagne du Carmel ne l'attire pas du tout. Il ne lâche d'une main que pour reprendre de l'autre. Au fond, cela revient au même, saint Jean de la Croix ne misant sur le *Rien* que pour avoir le *Tout*. Mais saint Augustin conçoit ce *Tout* d'une manière concrète, comme une transposition adorable de ce qui le charmait dans le monde temporel.

« Qu'est-ce j'aime en vous aimant ? Ce n'est pas la beauté des corps, ni leur éclat qui passe, ni la clarté du jour qu'aiment ces pauvres yeux, ni les douces mélodies, les cantilènes variées, ni l'odeur suave des fleurs, des parfums et des aromates, ni la manne, ni le

miel, ni les voluptés de la chair. Pourtant j'aime une voix, un parfum, une clarté, quand j'aime mon Dieu : c'est la clarté, la voix, le parfum de l'homme intérieur que je porte en moi, là où brille pour mon âme une clarté que ne borne aucun espace, où chantent des mélodies que le temps n'emporte pas...

Qu'est-ce donc que Dieu ? J'ai interrogé la terre et elle m'a dit : Je ne suis point Dieu. Tout ce qui s'y rencontre m'a fait le même aveu. J'ai interrogé la mer et ses abîmes, les êtres vivants qui s'y meuvent, et ils m'ont répondu : Nous ne sommes pas ton Dieu, cherche au-dessus de nous. J'ai interrogé les vents qui soufflent, et le nom de l'air avec ses habitants m'a dit : Anaximène se trompe ; je ne suis point Dieu. Et j'ai dit à tous les êtres qui assaillent les portes de mes sens : Entretenez-moi de mon Dieu puisque vous ne l'êtes point ; dites-moi quelque chose de Lui. Ils m'ont crié d'une voix éclatante : C'est Lui qui nous a créés. Pour les interroger, je n'avais qu'à les contempler, et leur réponse, c'était leur beauté¹³. »

PERPLEXITÉS PRATIQUES

Il semble, dans ce texte, que le problème soit déjà résolu très simplement. La création n'a plus pour rôle que de rappeler l'homme à sa vocation divine. Mais en réalité, cela n'est pas si simple. Les créatures sont si belles que l'homme ne sent pas le besoin d'aller plus avant. Saint Augustin lui-même, après dix ans de conversion, se reproche d'aimer trop la musique, et même la musique d'église : « Parfois je voudrais à tout prix éloigner de mes oreilles, et de celles de l'Eglise même, la mélodie de ces suaves cantilènes qui servent d'habituel accompagnement aux psaumes de David. » Ses yeux continuent d'aimer comme il ne le voudrait pas « les formes belles et variées, les couleurs éclatantes et agréables ». La lumière corporelle l'empêche d'apercevoir celle que voyait Tobie avec ses yeux d'aveugle, Isaac quand il reconnut ses fils en les bénissant, Jacob, « quand il éclaira des rayons de son cœur illuminé les générations du peuple futur, en suivant son discernement intérieur... »¹⁴.

Non, il n'est pas si aisé de dépasser les gardiens de la citadelle, de trouver Dieu par le moyen des créatures !

¹³ Conf., X, 6.

¹⁴ Conf., X, 34.

Comme quand il scrute le problème du mal, Augustin ne pourrait-il parler ici des « rugissements de son cœur » ? Sur l'aride montée du Carmel, tous ses sens le tirent en bas. Et quand la volupté le laisse presque en repos, le désir esthétique l'enlace de ses chaînes d'or. Et le problème se fait plus aigu quand il s'agit de musique. Lui, dont nous avons vu l'âme baignée d'une atmosphère de mélodie et de nombre, est trop intelligent pour ne pas démêler les objets formels, pour ne pas voir que la musique, « dans la mesure où elle est simplement musique, n'exprime rien, ne signifie rien, ne conduit à rien d'autre qu'elle-même »¹⁵.

SECONDE INTUITION : L'AMBIGUÏTÉ DE LA CRÉATURE

Comment alors, une fois entrevues la suprême beauté et la suprême unité de Dieu, s'arrêter encore à la douceur des sons et aux nombres créés ? Comment même faire servir à la louange de Dieu ce qui demande d'être admiré pour soi et qui ne mène à rien ?

Ce débat n'est pas terminé. Nous connaissons des amateurs, et même des musiciens, qui ont délaissé pour toujours leur piano parce qu'il les empêchait d'aller à Dieu. Un jeune homme se fait pardonner dans une prière ardente son amour de la musique :

« Mon Dieu, ne me punissez pas de ce que je vous cherche plus à travers la musique qu'à travers la souffrance. Vous savez d'ailleurs combien me fait souffrir cette musique héroïque et amère, la septième symphonie de Beethoven, en accord avec tout ce qui torture mon esprit et mon cœur. Des montées triomphales vers un ciel où vous êtes, comme mon âme lorsqu'elle est heureuse ; puis une marche de procession funèbre où je meurs à tout désir humain, pour vous seul... Ne me punissez pas, mon Dieu, si je vois de plus en plus ma vie intérieure à faire comme un poème et comme une symphonie... Je ne veux pas, dans l'étreinte de la musique, oublier Dieu comme entre des bras aimés. Je ne veux pas que les artistes, par ma faute, prennent leur vie artistique pour une vie intérieure. Il faut qu'ils accomplissent une transposition complète, sur un autre plan, qui ne garde avec le leur qu'une vague analogie, afin de découvrir la vie de Dieu dans leur âme, qui est l'art suprême. »

¹⁵ Davenson : *Traité de la musique selon l'esprit de S. Augustin*.

Ce jeune homme aux jugements impressionnistes n'a pas la conscience tranquille. Il sent que le problème n'est pas résolu ; il a peur qu'une solution claire lui demande le sacrifice d'une telle joie et, en attendant, il se fait pardonner la musique.

Saint Augustin connut les mêmes angoisses. Une fois découverte la Beauté qui est Dieu seul, tout regard de complaisance accordé à une créature, fût-elle éblouissante de clarté, lui semble une idolâtrie. Eperdu de joie esthétique au milieu des signes et des vestiges qui racontent la gloire divine, Augustin tremble d'encourir l'anathème qu'il formule lui-même : *Væ qui derelinquunt te ducem et oberrant in vestigiis tuis, qui nutus tuos pro te amant et obliviscuntur quid innuas, o suavissima Lux purgatæ mentis, Sapientia. Non enim cessas innuere nobis quæ et quanta sis, et nutus tui sunt omne creaturarum decus*¹⁶.

Voilà, en définitive, tout le problème, toute la difficulté : ne pas prendre les signes de Dieu, la trace de Dieu, l'image de Dieu pour Dieu lui-même.

III

Les découvertes d'un cœur apaisé

Il n'est pas facile de recueillir dans les œuvres de saint Augustin une solution nette et définitive de cette question.

Au temps de ses dialogues philosophiques, ses doutes ne sont pas encore résolus ; et plus tard, des occupations autrement absorbantes font passer au second plan le problème de la joie esthétique. Sans le suivre jusqu'à la fin

¹⁸ « Malheur à ceux qui t'abandonnent, toi leur guide, et s'égarer parmi tes vestiges. Malheur à qui te préfère tes signes et qui en oublie le sens, ô douce Lumière d'une âme purifiée, ô Sagesse ! car tu ne cesses de nous faire signe pour nous dire qui et quelle tu es ; et tes signes sont toute la beauté des créatures. »

de sa vie, où certainement un éclairage divin lui rendait « toutes choses assimilables à l'amour », cherchons comment, déjà pendant la tempête, s'oriente sa pensée.

TROISIÈME INTUITION: LE SECOURS DE LA GRÂCE

Nous serons renseignés par le livre X des *Confessions*, cet admirable traité de la mémoire, qui s'applique à retrouver à l'intérieur de l'homme tout ce qu'avait fourni l'universalité des signes.

« Tard je vous ai aimée, Beauté si ancienne et si nouvelle, tard je vous ai aimée. C'est que vous étiez au dedans de moi, et moi, j'étais au dehors de moi ! Et c'est là que je vous cherchais : ma laideur se jetait sur tout ce que vous avez fait de beau... »

Oui, il faut, par un chemin discret, dépasser les gardiens de la cité ; non point cependant pour aller s'étourdir au dehors, mais pour découvrir au milieu de notre âme cette humble cellule où Dieu habite. Saint Augustin voit bien que seule la grâce lui permettra ce passage de la joie sensible à la joie de Dieu.

« Quant à moi mon Dieu et ma gloire, là encore (dans l'art et la joie qu'il donne) je trouve matière à vous dire un hymne et à offrir un sacrifice de louange à celui qui s'est sacrifié pour moi : car les beautés qui, de l'âme de l'artiste, passent dans ses mains savantes, viennent de cette Beauté qui est supérieure à nos âmes, et pour qui soupire mon âme nuit et jour... Moi-même..., je laisse mes pas s'entraver à ces beautés ; mais vous me dégagez de leurs pièges, Seigneur... »

En définitive, c'est la grâce de Dieu qui sanctifie l'art, comme elle sanctifie tout l'homme. C'est ce qui ressort plus nettement d'un principe exprimé dans le *De Libero Arbitrio*¹⁷ :

« S'il y a de ces biens véritables et assurés, sortes d'éclairs dans notre voyage ténébreux, dont il nous est permis de jouir, ne serait-ce pas ce que l'Écriture dit de la Sagesse, rapportant sa conduite envers ceux qui l'aiment, lorsqu'ils viennent vers elle et qu'ils la recherchent ? Il est dit en effet : " Elle se montrera à eux sur les chemins avec un visage épanoui ; elle ira à leur rencontre avec toute sa providence " ¹⁸.

¹⁷ *De Libero Arbitrio*, II, 16.

¹⁸ *Sapientia*, VI, 17.

De quelque côté, en effet, que tu regardes, elle parle par les vestiges qu'elle a imprimés dans ses œuvres ; et si tu retombes dans les choses extérieures, c'est par le moyen de leur beauté même qu'elle te rappelle à l'intérieur afin que, voyant soumis à la loi des nombres tout ce qui, dans les corps, te charme ou te séduit par les sens extérieurs, tu cherches d'où cela vient, tu rentres en toi-même, et tu comprends ton impuissance à juger en bien ou en mal les objets saisis par tes sens corporels, si tu n'avais pas en toi certaines règles de beauté auxquelles tu rapportes toutes les beautés sensibles extérieures. »

On voit que, partout où il s'agit de beauté, saint Augustin rappelle la loi pythagoricienne des nombres : c'est par elle qu'il s'attache à nous faire rencontrer Dieu. Et pourtant, chose étonnante, c'est la musique qu'il a le plus de peine à exorciser. C'est qu'elle était employée, depuis des siècles, à un usage « profane, immoral, sensuel ». Chargée de cette misère, enveloppée dans la fumée du paganisme, elle ne pouvait être assumée d'emblée ; elle tardait à montrer la pureté de son visage. Augustin a de la peine à le reconnaître, même lorsqu'elle accompagne les psaumes à la gloire de Dieu :

« Je flotte entre le danger du plaisir et la constatation des bons effets qu'elle opère ; je penche à approuver la coutume du chant dans l'église, tout en me gardant d'un avis irrévocable, afin que, par le charme des oreilles, l'âme encore faible s'élève aux sentiments de la piété¹⁹. »

REFUS DE L'EXPLICATION « HISTORIQUE » DE DAVENSON

La musique — et, partant, tous les arts, tout ce qui participe à la *numerositas*, une concession à la faiblesse humaine !

Quant aux sages, ils devront chercher et aimer une musique qui dépasse le charme des oreilles. C'est ici que Davenson l'accuse de « crever la toile et de bondir hors de la musique » :

« Plus métaphysiciens qu'artistes, nos maîtres (Pythagore, Platon, Plotin, Augustin) sacrifiaient notre art à leurs préjugés », — à leur conception arithmétique du monde.

¹⁹ Conf., X, 23.

« Plus métaphysicien qu'artiste » : ce n'est pas peu dire en parlant de saint Augustin. Je ne crois pas que ce soit le souci métaphysique, mais plutôt la crainte de Dieu et l'angoisse de le perdre qui l'incite à chercher, pour sanctifier la musique, cette solution extra-musicale.

Où donc fuirait-il hors de la musique, lui qui répond fidèlement à l'univers entier de la beauté « comme un écho sonore » ? Dans un jardin pythagorien, prétend Davenson ; dans une zone éthérée où ne restent plus, de la musique exécutée et entendue, que des claviers de rapports mathématiques, des nombres arithmétiques jouant hors de l'espace et hors du temps.

Conclusion : la beauté musicale, comme toute beauté sensible, est une beauté inférieure, avec la seule excuse de sa *numerositas*, de sa participation à la beauté intelligible du nombre.

« Escroquerie ! s'écrie Davenson. Escroquerie coutumière au philosophe ! escroquerie qu'importe presque toujours la dialectique de l'esthétique, cet effort, nécessairement vain, pour expliquer l'art, l'émotion, la beauté musicale en la ramenant à quelque principe étranger. »

Faut-il l'avouer ? C'est le seul point où j'ose contester l'interprétation lumineuse de Davenson : je ne crois pas Augustin capable d'une telle escroquerie, car il n'aurait fait que se voler lui-même. Il n'est pas de ces philosophes hargneux qui ne consentent aux joies de l'art que pour les juger. Ne peut-on supposer qu'un esprit aussi vibrant que le sien, aussi pétri du sens de la beauté et d'une beauté concrète, entend par *numerositas* autre chose que de simples rapports numériques ? Si Pythagore ne l'avait pas fait, Augustin distingue l'*un* mathématique de l'*un* métaphysique ; et les rapports des nombres, chez lui, ne sont que l'expression de rapports plus intimes, de ce « nombre et harmonie et mesure » dont se sert l'Écriture Sainte pour décrire la parfaite réussite de l'œuvre des sept jours. D'ailleurs, allons-nous imaginer Pythagore lui-même en contemplation devant de simples rapports abstraits, comme un élève qui aurait un culte extraordinaire des mathématiques ? Sans doute sa découverte des lois physiques de la musique sur les cordes lui procure-t-elle une sorte d'extase. Mais Pythagore reste dans la mentalité panthéiste

selon laquelle Dieu est immanent et identique à tout. En admirant les rapports numériques, Pythagore leur fait épouser le mystère du sentiment religieux : tels certains artistes modernes pour qui un thème musical résume le monde et donne Dieu. Après les distinctions qu'exige la vérité, on peut être sûr que saint Augustin n'a pas vidé de leur contenu divin les nombres intelligibles, mais qu'il les regarde au contraire « comme un retlet de l'attribut divin d'unité, dont la plénitude réalise éminemment la série infinie des nombres avec l'harmonie de leurs lois immuables »²⁰. La vraie solution de saint Augustin sur l'usage de la joie esthétique — et même de la joie musicale — est ailleurs que dans une fin de non recevoir, que dans une dépossession de la musique — et finalement de toute beauté créée au profit des nombres abstraits pour trouver Dieu dans l'unité mathématique qui en est le principe.

Non, saint Augustin accepte la musique, et il ne l'exorcise pas en la dépossédant de sa valeur réelle, mais en la ramenant à l'amour, comme toute beauté créée²¹. Augustin esthète renonce à l'esthétisme ; il ne renonce pas à la beauté, ni à la joie que donne la beauté. Tout simplement il la garde à son rang et à son utilité.

*Quicumque de nostra quoque mortalitate numeri facti sunt, non eos abdicemus a fabricatione divines providentiæ, cum sint in genere suo pulchri : neque amemus eos, ut quasi perfruendo talibus beati efficiamur. His etenim, quoniam temporales sunt, tanquam tabula in fluctibus, neque abjiciendo quasi onerosos neque amplectendo quasi fundatos, sed bene utendo carebimus*²².

Tous les mots de ce petit passage sont à méditer parce qu'ils contiennent en germe la solution cherchée : Les nombres qui marquent les rapports des choses mortelles

²⁰ Thonnard : *Notes sur le " De Libero Arbitrio "*.

²¹ *De Doctrina Christiana*, I, 22.

²² « Tous les nombres (toute la musique) que les hommes inventent, n'allons pas les soustraire à la vertu créatrice de la divine providence, puisqu'ils sont beaux. N'allons pas non plus les aimer comme s'ils pouvaient nous donner la béatitude. Ils sont temporels ; servons-nous-en comme d'une planche sur les flots : nous ne la rejetons pas parce qu'elle pèse, mais ne nous y attachons pas comme si elle était solide. » *De Musica*, VI, 46.

sont beaux : mais ne les aimons pas comme s'ils pouvaient nous donner la béatitude. Servons-nous-en comme d'une planche sur les flots, sans la rejeter parce qu'elle est lourde, sans nous y attacher comme si elle était solide. Toute son utilité — est-ce peu de chose ? — est de nous conduire au rivage.

LE CHANT QUE L'ON « ENTEND » QUAND IL EST FINI ...

Ainsi la joie esthétique pourra-t-elle conduire l'âme à Dieu. « Car il n'y a pas d'autre fin à l'homme que d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces, et son prochain comme soi-même. Si donc nous pouvons ramener à cette fin tous les mouvements des actions humaines et les nombres eux-mêmes, ne serons-nous pas purifiés²³ ? » La dialectique de saint Augustin sur ce sujet, nous ne saurions l'exposer mieux que par ces quelques lignes où Davenson résume le sixième livre du *De Musica* :

« Sa dialectique propre, qui nous élève de la sensation au souvenir, du souvenir au jugement et de là jusqu'à une musique plus intérieure encore qui n'est plus que Silence, purge et décharge l'âme des fantômes et des images qui l'encombrent, l'arrache au vil plaisir des sens comme à la vaine curiosité de la connaissance conceptuelle. Dialectique salutaire qui réprime peu à peu la puissance ténébreuse de la chair, nous arrache progressivement et de degré en degré à tout ce qui attire vers le vil, l'impur et le bas ; restituant au corps l'équilibre nécessaire, elle fortifie l'âme, la rend de nouveau capable de s'envoler à travers le silence vers ce repos où elle entrera au jour du Seigneur²⁴. »

Tel est le sens de toute vraie musique, de toute poésie, de toute beauté sur la terre. Augustin qui, d'abord, se jetait sur elles pour en être dévoré, s'en sert maintenant comme de fidèles amies, qui le conduisent jusqu'à cette zone de silence où Dieu parle sans bruit de paroles. Le moment qui résume tout ce travail de sa vie est sans doute celui où la mère et le fils, devant l'étendue infinie de

²³ *De Musica*, VI, 43.

²⁴ Davenson. Cf. *De Musica*, VI, 33, et XIII, 39.

la mer, s'élèvent en pensée au-dessus de tout bruit, dans le plus clair silence :

Dicebamus ergo : Si cui sileat tumultus carnis, sileant phantasiae terrae et aquarum et aeris, sileant et poli et ipsa sibi anima sileat et transeat se non se cogitando, sileant somnia et imaginariae revelationes, omnis lingua et omne signum et quidquid transeundo fit, si cui sileat omnino — quoniam si quis haec audiat, dicunt haec omnia : non ipsa nos fecimus, sed fecit nos qui manet in aeternum — his dictis si jam taceant, quoniam erexerunt aurem in eum qui fecit ea, et loquatur ipse solus non per ea sed per se ipsum, ut audiamus verbum ejus, non per linguam carnis neque per vocem angeli nec per sonitum nubis nec per aenigma similitudinis, sed ipsum, quem in his amamus, ipsum sine his audiamus, sicut nunc extendimus nos et rapida cogitatione attigimus aeternam sapientiam super omnia manentem, si continetur hoc et subtrahantur aliae visiones longe impari generis et haec rapiat et absorbeat et recondat in interiora gaudia spectatorem suum, ut talis sit sempiterna vita, quale fuit hoc momentum intelligentiae, cui suspiravimus, nonne hoc est : infra in gaudium Domini fui ?

Et istud quando ? An cum omnes resurgemus, sed non omnes immutabimur²⁵ ?

Tout de ce qui nous a retenus est dans ce beau texte : le passage de la musique — et donc de tous les arts — au silence ; l'analogie entre la joie esthétique et « cette joie intérieure qui ravit son spectateur », l'approche de Dieu pour combler toute joie humaine.

²⁵ « Nous disions : Imaginons une personne en qui se taisent le tumulte de la chair, les visions de la terre, des eaux et de l'air et des cieux ; en qui l'âme elle-même fasse silence et se dépasse en s'oubliant ; en qui se taisent les rêves, les révélations imaginaires, toute langue, tout signe, tout ce qui passe ; une personne en qui toutes les créatures se taisent après avoir dit à qui sait l'entendre : nous ne nous sommes pas faites nous-mêmes et Celui qui nous a faites demeure éternellement ; et qu'alors Celui-là parle seul, non par les créatures mais lui-même ; et que nous l'entendions non par une langue de chair, ni par la voix d'un ange, ni par la foudre, ni par l'énigme d'une similitude, mais sans ces choses, Lui, que nous aimons en elle ; que notre intuition qui atteint à cette heure la Sagesse elle-même se prolonge et, tandis que toutes les autres se dérobent, nous emporte et nous ravisse et nous cache en des joies intérieures ; que la vie éternelle ressemble à cet instant d'intelligence après lequel nous avons soupiré : cela ne signifierait-il pas : " entre dans la joie de ton Seigneur " ?

Quand donc ? N'est-ce pas lorsque tous nous ressusciterons, mais ne serons pas changés ? »

CAR L'AMOUR EST SILENCE ATTENTIF

Chose étonnante, cet aboutissement de la poésie et de la musique — et, par analogie, de tout art — au seul Silence, je le trouve formulé par le jeune poète dont j'ai parlé, qui ne connaissait ni saint Augustin ni Davenson :

« Le poète avait mission de chanter la beauté première et singulière de toutes ces choses qui existent en soi et de les inviter au silence pour ce qu'elles n'étaient que les mystérieux et symboliques appels de Celui qui seul existe *par soi*. Or voici que Satan lui fait oublier ce second point de son message (*Vae qui dereliquit te, qui nutus tuos pro te amant !*)... La poésie est seulement une invitation au silence ; elle n'est pas, elle ne peut pas être le silence lui-même, cette adhésion amoureuse et presque passive à la volonté du Verbe. La poésie fait partie, à un bien humble degré, de ces opérations préliminaires où nous consentons à nous laisser faire par la grâce...

Il est indispensable, pour le poète chrétien, d'aller jusqu'au bout de la pauvreté en esprit ; il lui faudrait être humble jusqu'à oser appliquer à la poésie ce que le Seigneur dit de la vie : quiconque veut la sauver la perdra. »

Ces versets de Claudel peuvent exprimer l'attitude de l'art et de l'artiste devant la gloire de Dieu :

« Ah ! ne troublez pas le silence et laissez-moi faire attention à ce parfum, je sais, qui va venir !

Parle si tu le veux, mais parle lentement ! Parle, mais parle lentement ! Parle, mais parle lentement !

Que le sens sacré de la parole et le son de la voix humaine
Tombe dans la pensée mot par mot et s'y dissolve, comme les
gouttes de sang vermeil et l'essence même de la pourpre
Une par une en un cristal limpide ! »²⁶

Que toute parole humaine et musique se dissolvent dans la pensée qui est le Logos ou le Verbe de Dieu, en hommage d'adoration et d'amour. Toute beauté créée vient mourir devant la beauté de Dieu comme les vagues sur la grève ; toute joie causée par le nombre et la mesure vient s'épanouir dans la joie même de Dieu. Ou plutôt, la joie de Dieu vient au-devant de nous sous la forme de ces joies anticipées.

²⁶ P. Claudel : *Cantate à trois voix*.

*Transcende ergo animum artificis, ut numerum sempiternum videas ; jam tibi sapientia de ipsa interiore fulgebit, et de ipso secretario veritatis : quæ si adhuc languidiorem aspectum reverberat, refer oculum mentis in illam viam, ubi se ostendebat hilariter. Memento sane distulisse te visionem quam sanior fortiorque repetas*²⁷.

Du sein de sa maison où règne un festival éternel, d'un orgue mystérieux au sanctuaire du paradis, le Seigneur envoie sur la terre des rayons et des ondes, des couleurs et des mélodies pour nous conforter et nous illuminer sur le chemin, en attendant que nous soyons changés, et que toute beauté sensible, sans crainte de perversion, nous dispense une joie immortelle, là où

Tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté,

dans la haute demeure des cieux, dont l'âme nostalgique d'Augustin célèbre sans relâche l'harmonieuse splendeur.

Marcel MICHELET

²⁷ « Dépasse donc l'esprit de l'artiste afin de voir la musique éternelle. Alors la Sagesse brillera du centre d'elle-même et du centre de la Vérité. Que si elle éblouit ton regard malade, ramène l'œil de ton esprit sur cette route où, joyeuse, elle se montrera à toi. Et souviens-toi que, pour être différée, la vision te sera rendue quand tu seras plus fort. » *De Libero Arbitrio*, II, 16.

Notes et textes

S. Augustin a tout un sermon (IX) intitulé : *De decem Chordarum*. Il s'agit des dix commandements de Dieu.

En s'excusant auprès de ses auditeurs de « leur chanter une musique amère », il dit :

Putate me citharedum esse, quid vobis possum amplius canere ? Ecce psalterium fero, decem chordes habet : hoc vos paulo ante cantastis, antequam inciperem loqui ; chorus meus vos fuistis. Nonne vos paulo ante cantastis : Deus canticum novum cantabo tibi, in psalterio decem chordarum psallam tibi ? Ipsas decem chordas modo percutio. Quare amara est vox psalterii Dei ? Psallam tibi in psalterio decem chordarum. Non vobis hæc canto, quod non faciatis...

Les dix cordes sont les dix commandements. Le cantique nouveau, c'est la loi du Nouveau Testament, ce chant qui ne résonne plus à l'extérieur mais qui oblige l'intérieur des cœurs.

Les dix notes se résolvent dans l'harmonie de deux qui sont d'aimer Dieu et le prochain, pour ne plus laisser finalement que la silencieuse résonance de l'éternelle charité.

Je cherche le commentaire du psaume XXXIII, *Deus canticum novum cantabo tibi...* et je trouve :

Decem chordarum præceptum, decem præcepta legis intelliguntur. Cantare autem et psallere, negotium esse solet amantium. Vetus enim homo in timore est, novus in amore...

Caritas cantat canticum novum ... Vetus homo ... organum ipsum portat, non tractat (il porte l'instrument et n'en joue pas) ; et oneratur psalterio, non ornatur.

Tout ceci révèle bien l'âme musicienne d'Augustin, qui trouve dans le vocabulaire musical ses meilleures analogies.

En revanche, l'explication du psaume CL est plutôt décevante. Augustin ravit un à un les instruments de l'orchestre céleste pour en faire de purs symboles :

IN SONO TUBÆ, propter laudis excellentissimam claritatem ; IN PSALTERIO ET CITHARA : psalterium de superioribus laudans Deum, cithara de inferioribus, tanquam eum qui fecit cælum et terram... (ceci parce que le bois du psalterion est dessus tandis que celui de la cithare est dessous)...

Et ainsi de suite : IN CYMBALIS JUBILATIONIS : dum quisque honoratur a proximo suo, non a se ipso ; et invicem honorantes dant laudem Deo... étrange honneur des cymbales !

Dans ce psaume sont nommées toutes les musiques : vocale, instrumentale, à vent, à cordes : mens, spiritus, corpus. L'âme dans la voix, l'esprit (le souffle) dans les bois et les cuivres, et le corps dans tout ce qui vibre au toucher.

Vos estis tuba, psalterium, tuba, tympanum, chorus, chordæ, et organum, et cymbala jubilationis bene sonantia, quia consonantia...

Le conducteur d'âmes a pris le vocabulaire de l'esthète...

M. M.



Concert d'anges

par Mathis Grünewald

Retable d'Isenheim. (Musée de Colmar)